

Lettres de Gottfried Benn à F.W. Oelze (1932-1945)

Choisies, traduites et présentées par Françoise L'Homer-Lebleu

Nous avons demandé à Françoise L'Homer-Lebleu de choisir, traduire et présenter des lettres écrites par Gottfried Benn à l'époque la plus sombre de sa vie et de notre siècle. On y entrevoit comment ce poète vécut les années de l'ignominie nazie par laquelle il s'était d'abord laissé séduire — pour un bref moment, mais non sans éclat public, ni sans douloureuses conséquences pour toute la suite de son œuvre. Ces pages — et d'autres lettres de Benn qui seront ultérieurement traduites — sont, aujourd'hui encore, en attente d'une véritable analyse.

C.M.

Lorsque j'ai découvert les lettres que Gottfried Benn a envoyées à F.W. Oelze, je ne connaissais de lui que les œuvres de l'époque expressionniste, les poèmes d'abord : *Morgue und andere Gedichte* (*Morgue et autres poèmes*, 1912) qui lui valurent la réprobation unanime de l'Allemagne wilhelminienne, et quelques-uns des textes qui mettent en scène son double, le docteur Rönne (*Gehirne* [*Cerveaux*], 1916). Benn, c'était le poète provocant, chantre de cette « esthétique de la laideur » (cf. Walter Lennig : *Gottfried Benn*, Rororumonographie) qui apparaissait tout entière dans chacun de ses poèmes, dans chacun de ses vers, dans toutes « ces images repoussantes et écœurantes » (Stefan George : introduction à la traduction des *Fleurs du mal*) qui restent en mémoire avec toute la force, la violence de la réalité même qu'il décrit, qu'il décrit dans sa nudité, sa crudité, on serait tenté de dire sa brutalité si ce terme était neutre, exempt de toute émotivité. Non, nul jugement de valeur dans ces premiers textes de Benn, mais une vision insolite, un éclairage différent, une perspective renversée :

*Les labours ici déjà gonflent autour de chaque lit
La chair s'aplanit, se nivelle, l'ardeur se diffuse,
Le suc bientôt ruisselle, la terre appelle.*
(« Un homme et une femme traversent le pavillon des cancéreux »)
(« Mann und Frau gehn durch die Krebsbaracke »)

Un autre Benn m'est apparu dans ces lettres, un Benn presque tendre, épris de beauté, soucieux de la forme, respectueux des formes, le contraire même de ce provocateur pour lequel j'avais pu un temps le tenir. Cette dualité, patente dans toute cette correspondance, transparait dès la seconde lettre dont elle est le point d'orgue : « Partout le profond nihilisme, la négation des valeurs ; au-dessus de tout cela cependant, la transcendance du plaisir créateur » ; elle s'affine au fil de l'écriture, et éclate au grand jour avec la force d'une loi dans la dernière lettre

traduite (lettre n° 284). Il n'est bien entendu pas question ici de prétendre résoudre le « cas Benn ». J'ai simplement tenté d'éclairer par le choix de lettres, écrites pour une part sur le ton de la confiance, le paradoxe qu'il semble incarner. Tout en sachant cependant que le mystère même de l'homme qu'il est demeure. Benn d'ailleurs nous met en garde dans un de ses poèmes :

« Das Ganze » (« L'Ensemble »)

*Dans l'ivresse était une part, une autre dans les rêves
Certaines heures c'était l'apparence et davantage,
Telles années le cœur, telle autre
les tempêtes — Qui frappèrent ces tempêtes? Qui?
Tel te vit rude, tel autre plus tendre
Tel vit en toi la force qui ordonne, tel autre le destructeur.
Ce qu'ils virent pourtant n'étaient qu'images fragmentaires,
Car l'ensemble à toi seul appartient.*

(Lettre n° 22, en date du 27.3.35)

A l'origine de cette correspondance, un article de Gottfried Benn publié en 1932 dans un numéro spécial de la revue *Neue Rundschau* à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Goethe (« Goethe et les sciences naturelles »). A F. W. Oelze, grand bourgeois lettré de Brême, admirateur de Goethe, qui lui faisait part de l'émotion ressentie à la lecture de ce texte, Benn répondit le 21 décembre 1932 : « Un grand merci pour votre lettre. C'est une joie pour moi que mes articles vous aient plu. Une conversation de vive voix vous décevrait. Je ne dis rien de plus que ce qui se trouve dans mes livres » (lettre n° 1). Alors s'engagea une correspondance qui ne s'acheva qu'avec la mort du poète en 1956, correspondance d'abord tenue secrète (en 1938 Benn fut frappé de l'interdiction d'écrire et de publier, interdiction qui ne fut levée qu'en 1948), puis dévoilée par Benn lui-même en 1950 dans son autobiographie : *Doppelleben (Double Vie)*. Ce sont sept cents lettres environ que Benn adressa à celui qui très vite devint son confident et son ami, sa « conscience » (lettre n° 3), l'accoucheur parfois de ses pensées, « l'homme averti de Brême, celui qui le comprend en tout point » (lettre n° 38), celui à qui il confia certains de ses manuscrits à l'heure de la débâcle ainsi que ses dernières volontés lorsque vint l'effleurer l'idée d'une mort soudaine.

Le premier volume de ces lettres paru aux éditions Fischer en 1979 (Fischer Taschenbuchverlag), lettres dont quelques-unes sont traduites ici, couvre la période allant de décembre 1932 au 4 avril 1945, celle donc du nazisme triomphant, de la guerre et de la défaite imminente (« Déjà les cavaliers rouges abreuvent leurs chevaux dans la Warthe », lettre n° 284 du 18.1.45). Benn, médecin militaire, qui en 1912 a renoncé à l'uniforme pour raison de santé et pris une clientèle privée à Berlin, réintègre l'armée allemande en avril 1935 alors que pourtant, après l'aveuglement des premiers mois, les yeux à présent dessillés par la « Nuit des longs couteaux » (juin 1934), il a percé à jour le régime en place. D'abord en poste à Hanovre, il est muté à Berlin en 1937, puis transféré avec son unité plus à l'est, dans la citadelle de Landsberg-sur-la-Warthe, en 1943, citadelle quittée à la hâte pour de nouveau Berlin à l'approche de l'Armée rouge à la fin janvier 1945.

Si ces lettres portent témoignage de celui qui fut Benn, elles ont donc également pour une part valeur de document, puisque là aussi, comme au temps de *Morgue*, des poèmes de la mort décrite avec la précision méticuleuse du médecin légiste qui sait de quoi il parle, c'est d'un poste d'observation privilégié, au cœur même de la tourmente, que Benn jette sur la réalité allemande qui l'entoure le regard lucide et sans complaisance aucune de celui qui, au risque de se perdre, a choisi de rester pour mieux voir et pour mieux dire.

Françoise L'Homer-Lebleu.

Lettre n° 2

17.1.33 Berlin

Monsieur,

Un grand merci pour votre lettre si détaillée. Votre question touche juste. Comment peut-on regarder la science et les résultats auxquels elle aboutit d'un œil sceptique, voire méprisant, tout en les tenant pour vrais et en les exploitant dans ses propres idées. Apparente contradiction. Mais apparente seulement. Au lieu du concept de vérité et de réalité, accessoire autrefois théologique, puis scientifique, apparaît aujourd'hui le concept de perspective..., «perspectivisme» qui nous vient de Nietzsche et qu'a ces derniers temps vulgarisé Ortega¹. Certes le désir de la forme, le désir de mettre en forme, de délimiter, a besoin de substance, de matière; mais cette substance, on ne l'utilise pas dans un souci de vérité, mais d'un point de vue perspectiviste. On développe une perspective. Que celle-ci soit crédible sur le plan de l'existence, qu'elle soit l'expression convaincante d'un regard, d'une vision, elle aura rempli sa fonction. Bien entendu ce qu'elle contient de réalité, le diagnostic exact qu'elle aura établi, auront tôt fait d'être dépassés et supplantés par d'autres résultats et prétendues pièces à conviction. Mais demeurera sa réalité visionnaire, demeureront les images qui auront pris forme et, si l'on porte son regard sur l'auteur, l'intensité existentielle qu'elle recèle. Elle demeurera en tant qu'expression, en tant qu'art. Elle est connaissance, tandis que la science n'est qu'un ensemble hétéroclite, un ronron sans caractère, une dépersonnalisation irresponsable et confuse du monde (songeons aux propos sur l'embryologie dans la seconde partie de *Saison* dans *Bilan des perspectives*²). L'art, et avec lui la connaissance perspectiviste, assume la responsabilité personnelle, responsabilité hélas si douloureuse, éternellement remise en cause, de mettre des limites à la matière, d'organiser et de rejeter, tout cela sous l'angle de l'idée, du regard et du droit existentiel. La science avance, secrétant sa bave, protégée par l'État, ouvrant droit à pension, à l'assistance aux veuves et aux orphelins; elle ne risque pas la moindre décision, la moindre prise de position, elle est si timorée, si méthodiquement amollie, tellement contenue dans les brides de l'empirisme, elle craint l'universel, elle fuit le danger. La véritable pensée en revanche est toujours en danger, est tou-

1. Le philosophe et écrivain espagnol José Ortega y Gasset. Cf. ses essais : *Vérité et Perspective* (1916) et *Du point de vue dans l'art* (1924).

2. *Saison*, l'essai parut en 1930 dans le volume : *Bilan des perspectives*.

jours un danger. La pensée et le Verbe ne sont pas venus dans le monde pour justifier la science et le socialisme et les caisses de sécurité sociale ; ils sont bien au contraire l'arme la plus effroyable, la lame la plus cruelle, la masse d'armes la plus meurtrière données en aide à l'homme désarmé au milieu du plus cruel des mondes. Un rien de cela est encore le propre de l'esprit qui pense véritablement, qui ne pense pas en scientifique mais en visionnaire, sous la contrainte d'une idée qu'il porte en lui de naissance. Un rien de cela demeure dans l'art, dans la pensée hallucinatoire, dans la pensée expressive. C'est là une pensée profonde, qui vient de loin, qui s'impose. Voilà qui explique la phrase souvent citée dans les critiques de mes livres : « partout le profond nihilisme, la négation des valeurs ; au-dessus de tout cela cependant, la transcendance du plaisir créateur »¹. Autrement dit le nihilisme face aux résultats de la science, mais obligatoirement la loi de la forme, de la mise en forme, de la perspective.
(...)

Lettre n° 17

24.11.34 Berlin

Cher Monsieur Oelze,

Les mots par lesquels s'ouvre l'*Expressionnisme*² datent de l'an dernier, de l'époque où il y avait encore tant de foi, d'amour et d'espérance. Aujourd'hui je ne les écrirais sûrement plus. Aujourd'hui j'écrirais : « la gueule d'un César et une cervelle de troglodyte ».

Si je vous écris aujourd'hui, c'est surtout à cause de Klages. Ne vous laissez pas séduire par lui. De ce qu'un génie insère dans une proposition relative, lui fait une conférence. Je suis allé l'an dernier écouter une de celles qu'il a tenues ici afin de voir si se confirmaient ou non les impressions que me faisait son œuvre. Elles le furent ô combien ! De retour à la maison je me disais : « Méphisto à l'extérieur, Frida Schanz³ à l'intérieur ». Lisez donc je vous en prie dans son *Éros cosmogonique* les passages où il s'exalte à son tour. Ils sont délicieux. Par exemple page 98 : « Par une nuit d'été qu'embaumait le parfum des lilas... » etc. Voilà qui dit tout. Voilà qui dit ceci : il a un niveau correct. Les associations dont il est coutumier sont assez intéressantes et riches en perspectives. Mais quand il s'interpose, ses propos deviennent débiles. Ce qu'il a produit de meilleur, ce sont *Les Conquêtes psychologiques de Nietzsche*⁴, exégèse nietzschéenne et interprétation

1. « Partout le profond nihilisme » dans le *Discours sur Heinrich Mann* (1931).

2. L'essai sur l'expressionnisme imprimé dans *Kunst und Macht (Art et Pouvoir)* commence ainsi : « L'intérêt que la direction de la nouvelle Allemagne porte aux questions de l'art est extraordinaire. »

3. Frida Schanz, pseudonyme pour Frida Soyaux (1859-1944). Auteur de contes populaires, de ballades, de poèmes lyriques et de littérature pour la jeunesse.

4. *Die psychologischen Errungenschaften Nietzsches*, 1926.

dans le bon sens du terme. Mais quand il se donne lui-même pour un penseur et pour un créateur, cela devient agaçant. Du reste le problème qui l'occupe a depuis longtemps continué sa percée. La vie et l'esprit. Comme vous le savez, cela est déjà utilisé au Palais des Sports de Berlin, est déjà parvenu jusqu'aux ministres¹. La nouvelle formule à présent, eh bien c'est « l'esprit et rien d'autre. Tout n'est qu'esprit ». La vie, chez Nietzsche déjà elle n'est que spasme, chez Bergson superficialité. Tout ce jeu d'antithèses n'est-il pas en fait peu à peu devenu qu'un vulgaire jeu d'idées, caché derrière un masque tragique ? Cela n'a plus rien de commun avec les grandes heures de la pensée humaine, ce ne sont qu'états d'âme, amourettes fixées dans des livres, sermonnaires, passe-temps pour midinettes. Et voici tous ces « penseurs » installés dans les cafés ou à Kilchberg près de Zurich², jouant les Diogène ou les Socrate, qui s'adonnent à leurs élucubrations, dans le meilleur des cas à une somnolence hors du commun, mais la plupart du temps simplement à leur névrose constitutionnelle ; et ils sont « malades » de leurs antithèses. Mais vient pourtant le moment où il n'est plus possible d'être malade. Qui-conque le demeure ne l'est pas suffisamment, sinon il mourrait, et sa mort suffirait à convaincre. Il m'arrive parfois d'avoir devant les yeux l'image de peuples et de races qui au milieu de toutes ces bulles de savon, de ce verbiage, des abstractions mystificatrices de ces prétendus penseurs, continuent à vivre sans être le moins du monde touchés par tout cela, de toute évidence poussés par leurs tendances et leurs instincts ; qui éclosent, pillent, procréent, plantent là au hasard leurs mâchoires, leurs cris, leur sperme, labourent, mènent paître leurs bêtes, et disparaissent. Où dans tout ceci se trouve l'esprit ? Il est évident qu'il est encore loin d'avoir trouvé sa place. Il est évident qu'il ne se trouve pas face à la vie, mais en dehors d'elle, sans compromission aucune avec elle. Il n'est pas non plus malade de la vie ; seuls le sont les prémices et les embryons. L'esprit ne trouvera sa place que lorsque la vie désirera sa présence, lorsque la vie tentera de l'amener à elle, et non pas s'il cherche à diriger et à maîtriser la vie. Telle est la faille de l'Occident. Seul existe l'esprit qui contemple et qui souffre. C'est là une formidable connaissance. Il nous la faut imperturbablement défendre, avec fanatisme mais aussi avec équanimité, conscients de toutes les conséquences qu'elle implique, prêts à assumer toutes ses conséquences terrestres. C'est la mise à mort de l'Europe moderne. « Impossible parmi les hommes³. » Klages est trop lâche et trop bourgeois pour faire ce pas. Une chaire de professeur calme ses contradictions, pourvu qu'il puisse jacasser ! Le grand amphithéâtre atténue ses béances. Laissons-le béant !

Fondons pour notre part un monastère. Seuls les moines, les vrais, sont dignes de la vie. Fondons ce monastère en un séjour amène, Grenade ou la Toscane, et cultivons nos roses.

1. Sans doute une allusion au discours qu'a prononcé Goebbels à l'occasion de l'ouverture de la Chambre de la Culture du Reich, le 15 novembre 1934. Cf. *La Culture allemande dans le Nouveau Reich. Essence, mission et objet de la Chambre de la Culture du Reich*, publié par E.A. Dreyer, Berlin, 1934.

2. Kilchberg : résidence de Ludwig Klages depuis 1919.

3. « Unter Menschen unmöglich. » « L'homme qu'il était, était impossible parmi les hommes. » Jugement de Nietzsche sur Héraclite, cité pour la première fois par Benn dans la *Biographie d'un intellectuel* (« Unter Menschen war er als Mensch unmöglich »). Le texte original dit : « Unter Menschen war Heraklit als Mensch ungläublich. » (*Über das Pathos der Wahrheit ; die Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen*. [Du pathétique de la vérité ; la philosophie à l'époque tragique des Grecs]).

*Je portais un diadème et le pouvoir du monde
J'avais mille noms illustres.
Une corbeille à présent est toute ma fortune,
Une corbeille de raphia, la serpette et le pollen des fleurs¹.*

Passez un bon dimanche à Brême ou à Soest, cher Monsieur Oelze que j'ai en si grande estime et dont je suis le sincère et respectueux obligé.
Gottfried Benn.

Lettre n° 23

7.4.35 Hanovre

Cher Monsieur Oelze,

Vos merveilleuses tulipes sont là dans ma chambre, forêt sauvage d'une encore fabuleuse magnificence. Je viens toujours m'asseoir sur une même chaise et contemple la merveille. Elle n'est plus à présent. Les longues tiges s'inclinent, les fleurs touchent le tapis de table, déjà certaines se sont couchées. Ce furent quelques jours d'une grandiose splendeur. Soyez remercié de tout cœur pour votre aimable envoi et pour la lettre qui l'accompagnait. L'atmosphère extrêmement instable de ces derniers jours, mon surmenage, l'épuisement physique provoqué par le transfert de Berlin à Hanovre, tout cela m'a fait doublement savourer ce présent presque insolite à mes yeux.

Si ces quelques jours ont une quelconque spécificité dont on pourrait peut-être parler, c'est le fait qu'on peut les ranger sous un concept que vous connaissez tout autant que je le connaissais moi-même, mais que j'avais oublié : le concept de service. Cette atmosphère qui n'a rien d'inhumain, cette atmosphère froide cependant de ce qui est impersonnel, purement réaliste : tels sont les ordres donnés, telle doit être l'exécution, sans délai ni condition. Une ambiance qui ne m'est pas antipathique après ces dernières années durant lesquelles il me fallait tout puiser en moi-même, un climat presque favorable mais qui est naturellement très rude et qui comporte des dangers. Il ne m'est pas permis de vous parler ici de mes activités. Peut-être en saurez-vous assez sur leur orientation quand je vous aurai dit que je suis responsable d'une section (IV^b), avec bureau individuel, du personnel sous mes ordres, etc... Ma situation sera sans doute tout à fait supportable quand je serai bien au courant de mon travail, je veux parler d'une situation qui ménage suffisamment mon temps et mes forces pour que je puisse retourner à mes propres affaires. Mais je ne le veux pas pour l'instant. Pour arriver à de nouveaux résultats, je dois et je veux d'abord me laisser vraiment remodeler, me laisser pleinement rénover, tant en ce qui concerne le cerveau que le regard, le milieu ou le train de vie. Ce n'est pas par naïveté ni surtout pour des motifs économiques uniquement que j'ai osé cette entreprise. C'est la dernière étape de mon existence que j'entame ici, la troisième période, et si la conséquence de cela n'est pas une nouvelle mue, je ne veux pas être serpent.

1. Vers du jardinier dans *Le Petit Théâtre du monde* de Hofmannsthal.

Jusqu'ici mon prénom n'est pas apparu dans cette ville. Il n'y a pas de dossier sur moi. Mon unique chef hiérarchique se trouve à Kassel, je suis le docteur Benn ou encore le « Oberarzt » Benn¹ (cet été seulement je deviendrai « Oberstabsarzt »), ou encore IV^b. Et maintenant en avant ! Bientôt cinquante ans, membre de l'Académie, sous mes yeux une lettre de Tokyo : la principale revue littéraire² du Japon me demande une photographie, elle publie un long article sur moi ; à côté, un mot de remerciement d'Evola et une invitation à me rendre à une soirée donnée par l'ambassade de Pologne. Je suis donc là debout et je demande : « Mon général, vous avez donné l'ordre d'établir un fichier. Donnez-vous l'ordre de procéder à un classement alphabétique ou à un classement selon les formations ? ». Ou encore : « Puis-je solliciter l'autorisation de faire savoir à Monsieur le "Oberfeldarzt"¹ que le ... à ... ne recrute pas de médecins comme soldats instructeurs ». Et tout cela ne me semble ni absurde ni incongru, mais exact. Je suis sûr que cela me mènera à de nouvelles connaissances. Dans ce but, afin de rendre cela possible, je vis comme un moine, mange peu, me nourris de fruits. Pas d'alcool. Je me couche à neuf heures. Tout ceci en partie ne serait-ce que pour supporter physiquement cette épreuve, pour ne pas succomber sous le poids de cette énorme usure intérieure que provoque ce changement d'orientation, mais également pour des raisons intimes. Il s'agit d'une sorte de préparation intérieure, d'inanition, d'ascèse, d'une préparation à un renouvellement fondamental, ou peut-être aussi d'une préparation à la mort. L'un ou l'autre, je le sais. C'est pourquoi au-dessus de chacun de mes pas flotte une sorte de légèreté, « la sérénité toute d'or, Toi qui es l'avant-goût³... ». Je veux qu'il en soit ainsi. Une sorte d'identité s'est tout simplement établie entre cette vie et moi-même sans que je comprenne vraiment pourquoi. Même si je suis conscient de tous les dangers que cela pourrait entraîner et que cela entraînera pour moi.

Voilà qui suffit pour aujourd'hui, et je vous en prie, tout ceci en privé. Davantage de détails quand nous nous reverrons.

Acceptez les remerciements et les affectueuses salutations de votre Gottfried Benn.

Lettre n° 25

5.5.35 Hanovre

(...)

Les questions d'ordre général peu à peu se dérobent. Je ne lis pratiquement pas de journaux, je vis dans une chambre à la manière d'un étudiant ou d'un vagabond. L'argent que j'ai dans la poche est toute ma fortune, les semelles de mes

1. Les titres hiérarchiques ne correspondent pas entre la France et l'Allemagne, la France ne connaissant que le médecin militaire — qui a rang d'officier — et le médecin inspecteur général. L'Allemagne distingue l'Oberarzt (médecin-chef), l'Oberstabsarzt (médecin commandant) et l'Oberfeldarzt (grade de lieutenant-colonel).

2. Il s'agit de la revue d'architecture *Kentiku Sekai*.

3. « Heiterkeit güldene » : extrait du poème « Die Sonne sinkt » (« Le Soleil décline ») dans les *Dionysos-Dithyramben (Dithyrambes de Dionysos)* de Nietzsche : « Heiterkeit, güldene, komm/ du des Todes : heimlichster, süßester Vorgenuß » (Viens, Sérénité toute d'or, toi qui es de la mort le plus secret, le plus suave avant-goût).

souliers sont mon toit. Cet été je pourrai encore m'offrir ce vieil Heidelberg et son château illuminé ; cet automne je serai reclassé, je ferai venir mes affaires et tout cela sera terminé. Alors c'est pour cela que j'apprécie finalement ce que vous m'écrivez sur l'Europe à l'extérieur et les rafales de neige à l'intérieur. Cette tension entre la vie et l'esprit, entre la masse et l'élite, entre le tout-venant et ceux qui se distinguent, œuvres de la sélection, cette tension finira, quoi qu'on fasse, nécessairement et obligatoirement, par être si violente que les deux pôles céderont l'un et l'autre sous l'attaque des décharges. Il n'est plus de cavernes où se terrer. La vie tire son origine de sphères qui peuvent aussi la mettre en danger, qui la mettront en danger et qui balayeront tout de fond en comble. Demeurera un reste des mers du Sud, la part la plus tendre de l'humain, une belle Malaise, une noix de coco. *Rien ne va plus*¹. Le retour de la nature et le retour à la nature se présenteront d'une façon radicalement différente de celle qu'ont imaginée tous ces paltoquets avec leurs scénarios stupides de croissance et de décadence. Il n'est de toute évidence absolument rien qui ne devienne dans la bouche de l'homme public ordure et fumier.

Au revoir, cher Monsieur Oelze, et merci pour le livre !
Votre dévoué Benn.

Lettre n° 31

17.7.35 Hanovre

(...)

Puisque vous commencez d'être ma conscience, lisez donc, je vous en prie, si le temps dont vous disposez vous le permet, le long article que Werner Milch m'a consacré dans le numéro de juin des *Annales de la Prusse* [Preussische Jahrbücher]. Il me semble très intéressant. Peu à peu on devient véritablement historique, on est « classé ». Galerie du rire et des curiosités ! Le Cabinet de cires de Castan² avec les lutteurs de l'esprit allemand. Comme tout cela est ridicule ! En fait ce sont tous de bien bons gars, Leibniz et Schubert, ils marmonnent dans leur barbe, un rien fêlés, un rien martyrs, mais rien d'autre que nos bons vieux romantiques européens. Bon enfant tout cela ! Des « abîmes », bien sûr, de toute façon ; mais cela n'empêche pas de bien vivre, de bien boire, de priser, cela n'empêche pas les histoires de femmes. Et puis entre deux, les œuvres de l'esprit, les philosophies, les *Voyages en hiver*³. Tout cela est en réalité bien ridicule. Nulle part on ne voit en fait ce ricanement véritablement profond, ce ricanement glacial sur les choses, mis à part chez Grabbe peut-être parfois. Mais au fond, qu'ont-ils donc tous fait sinon se protéger de tout nihilisme. Leur production — c'était déjà quel-

1. En français dans le texte.

2. Musée de cires de Castan : grand musée de cires de Berlin, qui ferma après la Première Guerre mondiale.

3. Cf. Schubert : *Die Winterreise*.

que chose, personne ne devait y toucher. C'est justement cela qui est ridicule ! Aussi longtemps qu'il reste une balle qu'on ne se lance pas au-dessus de la tête, il est impossible de vraiment jongler !

(...)

Avec les affectueux saluts de votre fidèle Benn.

Lettre n° 38

1.9.35 Hanovre

(...)

Je vous en prie, n'écrivez pas que je vous ai fait grandir en esprit. C'est bien plutôt moi qui ai besoin de vous. Vous n'imaginez pas à quel point je suis isolé, sans aucun contact intellectuel avec le monde qui m'entoure. Le monde qui est le mien ne se trouve pour l'instant pas dans ce pays. Je n'écris à personne, je n'ai d'ailleurs besoin de personne. La plupart du temps, c'est bien ainsi ; mais il est aussi des heures où cela fait peur.

Puisqu'il en est ainsi, restez donc l'homme averti de Brême, celui qui me comprend en tout point, l'artificieux Ulysse.

Avec l'affection de votre Benn.

Lettre n° 43

16.9.35 Hanovre

Cher Monsieur Oelze,

Ce que vous me disiez à propos de Nietzsche m'a naturellement beaucoup impressionné. Cela m'a semblé extrêmement curieux. Premièrement ces paroles n'avaient aucune raison d'être au milieu de la conversation, et deuxièmement j'avais eu quelques idées analogues les jours précédents. Je m'étais dit que certaines choses étaient éteintes pour nous, que d'autres étaient trop mêlées à lui-même, à sa vie ; parfois un luxe dont on pourrait sourire, si l'heure était encore au sourire. Parfois un manque de grandeur pour ce qui est de l'abnégation et du sacrifice, l'accent portant encore sur le sacrifice, sans discrétion, parfois avec grand tapage. Mais tout d'abord son organisme était sans doute à l'époque vraiment blessé sous l'effet de crises qu'il ne pouvait contenir, et deuxièmement les critères qui nous permettraient aujourd'hui de juger à l'occasion, comme de derrière un écran, nous viennent encore et toujours de Goethe et de lui seul, de la divinité physique, morale et créatrice qu'il était. Que n'y avait-il pas là de chance, d'inaccessible, d'incommensu-

nable, presque d'accidentel accomplissement, à l'aune desquels juger, éprouver, chercher à connaître les autres ne pourrait être qu'un manque de tact. D'un côté une chance indiscutable, une chance qui quatre-vingts ans durant a été dirigée et s'est dirigée elle-même. De l'autre la damnation, et au commencement était l'indigence, l'indigence d'où tant de choses allaient nécessairement naître, mais jamais grâce à une métamorphose, toujours au prix de dommages, de froid et de blessures. Non, il était grand ; ce siècle n'a rien vu de plus grand qui ne fut d'ailleurs pas plus grand que lui. C'est lui qui embrasse ce siècle. Est-ce le Rhin ou le Nil¹, cela m'échappe, ce vieux personnage barbu, tout foisonnant de vie, ce gisant le long des membres duquel s'ébattent les variantes, voilà ce qu'il est pour nous tous sans exception. Nous avons fait un pas de plus que lui, un grand pas en avant selon moi, en direction de l'étape ultime, nous l'avons souvent évoqué, vous le savez. Il n'avait pas encore séparé l'Histoire et la nature de l'esprit, il croyait encore à un compromis, du moins à une relation entre eux, ce que bien entendu nous ne faisons plus. (Voulez-vous s'il vous plaît réfléchir à nouveau à votre objection, purement matérialiste en fait, selon laquelle l'esprit ne serait qu'un appendice de la vie parce qu'il n'apparaît qu'avec elle.) Et maintenant, s'il vous plaît, vous qui portez en vous-même tant de connaissances importantes, tant de lointaines aventures intérieures, dites-moi donc ce que Nietzsche voulait dire dans ces vers :

*Quiconque a perdu ce que j'ai perdu
Nulle part ne trouvera le répit².*

Qu'avait-il donc perdu ? Que cela pouvait-il donc bien être dont la perte agissait ainsi sur lui ? Je me le demande souvent. Ma seule réponse est peut-être qu'il savait toute communauté impossible. Peut-être aussi une connaissance bien particulière : les peuples n'ont nul besoin de leurs grands hommes. Donc nul besoin de lui non plus. Ils ont bien davantage besoin des petits. Les grands ne sont que bouffons. Des appendices de la vie ? En effet, de la vie, sans aucun doute. Des bulles. Le fétu de paille des radotages et le savon de la morve. Des bulles en suspension. Pas même des poches des eaux. On ne peut plus stupide en fait si on voit les choses du point de vue de la vie et de l'Histoire. Certes, il était génial. Il ne pouvait se satisfaire des corrélations culturelles dans lesquelles il pataugeait ni des morphologies au milieu desquelles il rampait à tâtons ; mais d'autre part, il ne pouvait se séparer de son concept favori, celui de la « vie ». Tel était le sol sur lequel il se tenait. Il s'est levé de ce sol, mais pour n'être qu'une bulle à la surface d'un marécage, de la morve, je veux dire : de l'esprit. L'esprit est au service de la vie — tel est le dilemme —, de cette grande vie, de cette vie terrible, sauvage, dangereuse, cette bête blonde. L'esprit cependant ne songe pas à cela. Nietzsche l'avait flairé, mais il n'avait ni le pouvoir ni le droit de trouver répit en lui-même. Ainsi cette incurable antinomie s'est donc encore traînée quelques décennies en lui. La bête blonde en 1900, et en 1935 l'homme qui se trouve soudain à la fin du temps qui lui est imparti, qui retient consciemment sa semence, qui ne se reproduit plus.

1. Bennis se réfère à la célèbre sculpture grecque du Nil et de ses seize enfants qui se trouve au musée Chiaramonti (musées du Vatican).

2. Vers du poème de Nietzsche : « Vereinsamt » (« Déréliction »). Le texte exact est : « Wer das verlor, was du verlorst, macht nirgends halt » (Quiconque perdit ce que toi-même perdis nulle part ne repose).

Le sens de l'espèce s'est éteint en lui. La vie une fois encore s'est manifestée avec force tambours et trompettes, maintenant elle est repoussée. D'abord la *Badenweiler Marsch* et à présent l'Apocalypse de saint Jean. En ce qui concerne cette dernière, on voit à l'évidence aujourd'hui le linge avec les animaux impurs descendre du ciel. A la lecture de certaines nouvelles que nous apportent les journaux¹ j'ai eu toute cette journée une déjà très forte impression d'Apocalypse. Vous vous souviendrez plus tard de l'idée que j'ai exprimée, selon laquelle la vie n'est qu'un avant-propos dans lequel les thèmes principaux ne préludent pas encore, et qu'avec Evola je crois à une transposition d'une autre nature, et à la métamorphose des éléments.

Lettre n° 47

11.10.35 Hanovre

Un grand merci, cher Monsieur Oelze, pour le beau volume de Goethe², pour votre lettre et pour les poèmes que j'ai reçus aujourd'hui. L'anthologie de Goethe est très belle. Le livre est dans le tiroir de mon bureau à la caserne, et il m'arrive souvent de le prendre en main.

Hélas l'uniforme ne fait pas mon bonheur. Depuis que je le porte, je ne suis plus dans mon assiette. C'est tout de même bien curieux de voir combien ce genre de chose peut vous asservir, vous emprisonner, vous transformer. Hier soir, c'était mon tour de «soirée entre messieurs». Vous inviter n'était pas possible car il n'y avait là que des gens de mon département. Style militaire ! Je m'étais mis en frais. J'avais déniché au premier étage d'un restaurant réputé pour sa cave quelques vieilles salles qui avaient été autrefois le siège d'un club de généraux guelfes, avec, à en juger d'après les noms, un bon nombre d'Anglais parmi eux. De vieux portraits d'Ernst August au mur et tout le Gotha sur l'étagère. Président d'honneur : Sa Majesté le roi de Hanovre. Ce sont donc ces salles que j'avais fait aménager : chaises anciennes, verres anciens, buffet froid, eau-de-vie, bière, grand succès. La plupart eurent tôt fait d'avoir pas mal de vent dans les voiles et d'ânonner. Curieux spectacle que celui d'hommes ivres. Curieux spectacle de les voir ainsi sortir de leur réserve, sans retenue aucune, de les voir se serrer la main, se réconcilier et échanger leurs points de vue. L'Abyssinie est un inépuisable sujet pour ce genre de personnages. J'y suis allé de mon discours ; de l'huile et de la moutarde, tout ce qu'il fallait, et pour la conclusion de la fermeté et de la conviction : « Hourra pour le Wehrersatzdienst de Hanovre³ ! » Et puis les discours en retour...

Cher Monsieur Oelze, en de telles occasions, dans de telles circonstances égale-

1. Allusion à la menace d'une agression italienne en Abyssinie, agression qui eut lieu le 3 octobre 1935.

2. Selon ce qu'indique Benn dans sa lettre n° 290, il s'agit d'un volume de la collection Reclam qu'il a été obligé d'abandonner à la fin janvier 1945 lorsqu'il quitta en catastrophe la citadelle de Landsberg-sur-la-Warthe.

3. Wehrersatzdienst : service responsable de l'armée de réserve.

ment la vie devient problématique et la question des valeurs ne vous lâche pas. La soirée a duré jusqu'à quatre heures du matin. Cela fait quinze ou vingt ans que je ne me suis pas couché si tard. Nous étions treize. J'espère avoir maintenant pleinement droit à la considération. Un monde — que dis-je un monde — un monstre de bêtise, et « sur un cil, un rêve, tel un grain de poussière ¹ ». Et le pire ce sont finalement les pseudo-esprits, les gens cultivés qui jouent le rôle de l'esprit, dont les agissements pourraient vaguement faire songer à l'esprit — et que ne les entend-on pas dire ! Ils s'occupent de Dieu sait quoi, de peinture, de théâtre, et personne n'est plus éloigné qu'eux de tout esprit. Car l'esprit est dans la pure matière plutôt que dans cet entre-deux-mondes en décomposition. C'est la plupart du temps avec la passion la plus profonde que j'écoute leurs discours et leurs répliques et que je m'imprègne littéralement de ces créatures qui sont raideur tout autant que pourriture. Ah mais !

Voilà qui est assez pour aujourd'hui. Merci pour les nouvelles de l'Ouest ainsi que pour la notice sur l'art ! « L'art ne doit transmettre que beauté ² » disait hier un lieutenant-colonel (un de ceux qui hantent l'entre-deux-mondes), sans doute a-t-il raison. Monsieur Oelze, qui sommes-nous pour que nous nous distinguions ainsi des autres et nous hissions au-dessus d'eux ?

Mille saluts.

Votre Benn.

Lettre n° 63

17.1.36 Hanovre
jour anniversaire de l'Empereur

Cher Monsieur Oelze, merci pour votre lettre, pour la *Nouvelle*³ et pour le *Times*. Tout cela est fascinant. Les liaisons postales sont remarquables. La *Nouvelle* a été postée entre 13 et 14 heures à Brême et était entre mes mains le jour même à 17 heures 30. Cette bonne vieille poste, bien avant le Troisième Reich.

Le recueil de poèmes ne me touche pas. Il faut que je me force pour m'y intéresser. Il est vrai que j'avais beaucoup à faire au bureau cette semaine, beaucoup de vieilles histoires, tout un bric-à-brac accumulé, tout un arriéré qu'il a fallu reprendre. Et puis on remarque à l'ombre portée que Hanovre aura cette année un nouveau corps d'armée, deviendra siège de commandement en chef et qu'il

1. « An einer Wimper hängt wie Staub ein Traum », cf. le poème de Benn « Das Ganze ».

2. Oelze avait joint à sa lettre du 10 octobre 1935 une petite coupure de journal contenant des extraits d'un discours de Goebbels : « Il est impossible dans l'État national-socialiste de soutenir le point de vue que l'art appartient à l'artiste et que l'artiste a le privilège de mener incognito une vie paisible et solitaire dans l'atmosphère éthérée de l'esthétique et de la littérature. Si l'artiste ne se tient pas au milieu du peuple, c'est qu'il n'a pas compris ce qu'est sa mission temporelle, et il n'a alors pas le droit d'en vouloir au peuple si celui-ci l'ignore, ne le comprend pas et donc le méprise. »

3. La *Nouvelle* de Goethe (*Novelle*), dont la conception remonte à 1797, fut rédigée en 1826-1827 et parut en 1828 dans le quinzième volume des œuvres complètes de Goethe (éditions Cotta).

nous va falloir effectuer les travaux préliminaires. Ah ! l'ambition des hommes ! Le commandant ne rêve que du moment où il sera lieutenant-colonel et le général de la première étoile qui ornara ses épaulettes. Et les femmes harcèlent et talonnent toujours davantage leurs maris. Samedi soir donc, il y avait bal au casino de l'école de cavalerie. Service ! En grand uniforme. A droite, enroulée autour du bras, l'épaisse fourragère ; toute la région de la rate ornée de décorations et d'insignes. Un de ces messieurs avait en plus — je les ai comptées — six médailles et quatre décorations sur la poitrine, c'en était un de la Marine, avec des médailles datant du soulèvement de la Chine et de la révolte des Boxers. Donc, on danse à nouveau la valse et la polonaise, et les messieurs portent des gants de chevreau glacé blanc comme en 1900, à l'époque où j'allais au cours de danse (à Francfort-sur-l'Oder). C'est cela qui m'a le plus intéressé.

Hier j'ai lu la *Nouvelle*, lentement, avec une rare attention, mot à mot. Et vraiment, cher Monsieur Oelze, juste un mot, peu importe le risque. Cette nouvelle ne serait-elle pas légèrement ridicule ? Tant de vie, d'activité, d'industrie pour d'abord gagner puis seulement alors jouir, un prince et une princesse, un oncle princier et un jeune page bien fait, un château qui donc pourrait en façade comme sur l'arrière offrir de multiples, de remarquables points de vue. On fait un signe avec un mouchoir de poche, et un vaillant artiste, un arbre respectable et un oncle vénérable entourent cette princesse qui avec une belle amabilité émet des observations pleines d'esprit — en un mot tout ceci ne ressemble-t-il pas à une caricature ? Considérez l'ensemble : des animaux sauvages s'échappent d'une ménagerie, et tout se passe harmonieusement. Le murmure d'un enfant apaise la nature. Certes le Sublime voit l'unité du Tout et trouve toujours une issue, mais dans ce cas ne s'agit-il pas simplement de facilité ? Cela ne nous ramène-t-il pas à un âge qui sans doute — peut-être — fut autrefois, mais qui est à jamais perdu pour nous ? Et n'est-ce pas cela même, le fait qu'il est perdu, qui fait le sens de notre vie ? Pourquoi se livrer à ces sortilèges, à ces tours de magie, pourquoi laisser libre cours à ces radotages qui voudraient nous faire croire qu'il en va autrement ? Naturellement c'est une œuvre imposante, qui ne manque pas de majesté, mais n'est-ce pas en fait vraiment trop simple ? Si je considère l'ensemble comme un moyen de nous conduire à un merveilleux poème, à un poème inhumain, qui joue avec la démesure, un poème d'une divine grandeur, eh bien oui, le poème peut être extrême, non humain, extraordinaire, le poème peut vagabonder dans les sphères olympiennes, il est toujours pensé comme étant dans son essence même imposture et sacrilège. Mais que dire du contenu de cette nouvelle ? Le point décisif, la ruse typiquement goethéenne, cette infernale adjuration que ce vieillard voudrait nous faire accroire, c'est la phrase par laquelle se termine le livre, la phrase du lion : « Certes non pas comme celui qui a été vaincu, mais bien comme celui que l'on a apprivoisé, comme celui qui s'est abandonné à sa propre volonté de paix ». Et nous y sommes ! Le lion est un animal paisible, au fond. Tout est paisible, au fond. Il suffit que vienne un enfant jouant de la flûte. Mais voilà, il ne vient pas ! Nous ne le voyons pas venir. Bavardage que tout cela, bouffonneries, confort dans lequel se complait Monsieur le Conseiller privé (la maison du Frauenplan¹). Il en va de

1. Maison de Goethe à Weimar.

même pour le style. Quel besoin d'équilibre, quel désir constant de remplir, d'aplanir, d'ouater mots et structures ! Aussi direct que l'écume ! Univers doré, vernis mordoré, tout est « en douceur ». Une fois de plus, Monsieur Oelze, tout ceci est gigantesque, mais n'est que pourriture. Et à présent je comprends certaines choses. Des générations de publications issues de cette nouvelle : 90 % de l'Inselverlag, y compris M. Carossa et votre cher M. Schröder, et aussi Hofmannsthal en découlent. Voilà la dernière révélation. Une divinité coiffée d'un chapeau mou et des lunettes de débutant stagiaire, voilà quels sont leurs emblèmes. Au diable tous ces eunuques ! Arriveront-ils à quelque chose, ces Allemands, alors que ceux-là mêmes qu'ils vénèrent leur présentent de la vie une image si harmonieuse, si bon enfant, et au fond si gentille, si sage, si symbolique. A présent je comprends les mots de Nietzsche : « Dieu, ce Dieu insidieux, piège des poètes ¹ ». En vérité c'est cela, un piège, un piège très insidieux. Un chien, en fait, ce Goethe ! Il savait bien qu'il nous abusait et que c'est uniquement parce qu'il aspirait au repos et voulait garder ses distances qu'il traitait ainsi du démoniaque. Je vous l'ai déjà dit : c'était un malin. Il ne supportait pas la vue d'un corbillard, je le savais. Mais qu'il fasse entrer les lions dans leur cage au son de la flûte, je viens seulement de l'apprendre ! Julius Wolf ² et son preneur de rats ne sont plus très loin. Je vous renvoie ce petit livre impressionnant et vous remercie. Et où en est l'essai sur Pfitzner ?
Avec l'affection de votre Benn.

Lettre n° 69

6.4.36 Hanovre

Cher Monsieur Oelze,

Merci pour vos aimables lignes, votre aimable pensée. J'écris peu, suis épuisé par le travail et me sens en mauvaise forme. L'âge et l'usure. Ai toujours exercé, accompli deux professions, dans l'une et dans l'autre toujours des soucis et des combats. Je dors mal, reste éveillé des heures durant, ai des douleurs et pleure dans mes rêves. N'ai plus goût à rien, ni à la vie ni au travail, suis passé par toutes les épreuves et les ai menées jusqu'au bout. « Si ce sont des accomplissements ³ », hélas, ce n'en sont pas.

Cependant, quand je songe à vos dernières lettres ⁴ je ne suis pas aussi amer

1. « Gott, der verfängliche, ist Dichterschleichnis. » Cf. le poème de Nietzsche « An Goethe » (« à Goethe ») dans les *Lieder des Prinzen Vogelfrei (Chants du prince Hors-la-loi)*.

2. Julius Wolf (1834-1910) compte parmi ceux que l'on appelle les « Butzenscheibendichter » (*die Butzenscheiben* : les vitraux en culs de bouteille) ; mot inventé par P. Heyse pour la poésie antiquisante de la fin du XIX^e siècle. Poésie de genre mi-épique, mi-lyrique qui privilégie les thèmes des romans de chevalerie. Le récit en vers de J. Wolf : *Le Preneur de rats de Hameln* parut en 1876.

3. « Wenn es Erfüllungen sind. » Extrait du poème de Benn : « Dennoch die Schwerter halten » (« Tenir malgré tout l'épée »).

4. « Ihre letzten Briefe. » Manuscrit peu sûr. Cela pourrait être aussi « Ihre beiden Briefe » : vos deux lettres.

ni aussi abrupt que vous face aux choses. Rien ne m'accable plus. L'Histoire¹ peut-être gardera encore un temps son auréole, mais celle-ci passera comme a passé celle des sciences naturelles. L'heure est proche où se révélera aux yeux de presque tous qu'elle n'est autre qu'une des figures platoniciennes. Elle ne pourra que s'avérer l'idée que seul l'esprit vit, que seul l'esprit est porteur, se transformant en nous conformément à ces lointaines images qui sans aucun doute rayonnent d'une splendeur multimillénaire. Et l'on pourra regarder de là-haut ces flux et ces reflets qui prirent naissance avec nous lorsque furent semées les étoiles. Et s'il est vrai que rares sont ceux qui le savent, ces quelques-uns seront. Et que voulez-vous? Faudrait-il que beaucoup le sachent? (...) Tous ces pauvres diables qui doivent vivre, qui doivent entretenir femme et enfants, et qui veulent se bien tenir, rester sages et honnêtes, fidèles, conscients de leurs devoirs, il est évident que la création ne veut pas pour l'instant intervenir pour les détruire tous. Laissons-les s'échiner en vain, fêtons avec eux le Nouvel An et la Confirmation. Le champignon est là, le germe sommeille simplement; bientôt il brillera de tout son éclat et ce chancre rongera toute vie. Où serons-nous alors? chi lo sa? Nous serons loin, et l'Asie seule est grande. Laissons l'indéfinissable sourire de votre beau Dieu des bosquets² resplendir sur toute chose.

Non, pour son anniversaire l'ami ne sera pas à Hanovre. Il le passera ailleurs, seul avec sa fille, Hambourg ou Kiel, seul avec cette fille qui tenait si peu de lui et qui lui ressemble tant en esprit par son scepticisme et sa froideur, elle aussi tôt livrée à elle-même et bien seule, cette fille à laquelle il ne pourra rien léguer d'autre que le souvenir de quelques heures passées en commun.

Affectueusement.

Votre Benn.

Lettre n° 75

17.5.36 Hanovre

Cher Monsieur Oelze,

Merci pour vos aimables lignes de Berlin. Elles me rassurent dans la mesure où j'avais cru comprendre à la lecture de la bonne carte qui accompagnait vos caillets que vous n'étiez que pour deux jours en route et où je vous ai donc envoyé

1. A propos d'une lettre de Oelze en date du 7.4.1936, Benn a ajouté d'une écriture extrêmement rapide un appendice aux pensées ici formulées, appendice dans lequel il fait référence à la recension d'Evola : « La création a de toute évidence besoin de la vie, elle la joue, elle avance d'un pas chancelant, et les peuples, cette misérable multitude, que leur faut-il faire? Ils font l'histoire. Misérables échafaudages autour de son déclin. » C'est une phrase d'une lettre de Oelze en date du 7.4.1936 (lettre dans laquelle Oelze répond à la lettre de Benn ici présentée) qui a déclenché cette note : « Combien tombent tous les vernis, combien éclate soudain au grand jour la forme originale de la création, accomplie comme en se jouant. Tous les lointains reposent dans une inexplicable clarté. »

2. Allusion à une statuette de Bouddha donnée par Oelze à Benn (cf. lettre n° 59 en date du 9.1.36 : « Un merveilleux Bouddha ! Objet divin. L'équilibre achevé des formes... Je passe l'après-midi en silence devant lui, il exhale un je-ne-sais-quoi, quelque chose d'infini »).

lundi dernier une lettre boîte postale n° 547, lettre dont je craignais qu'elle ne vous fût pas parvenue. (A ce que j'ai appris hier, une lettre envoyée le même jour à Paris, à une parente, une connaissance, n'est pas arrivée. C'est pourquoi dès hier j'ai écrit chez vous à Brême afin de m'informer.)

Venons-en à l'affaire qui nous occupe. Jobst m'a envoyé un télégramme vraiment digne d'un gentleman, télégramme qui a amélioré et peut-être sauvé ma situation. Mon général — fabuleux : ce ne sont pas les grossièretés qui insultent à mon honneur d'officier, mais le fait que je les cherche et que je réagisse. A Berlin, au ministère de la Culture du Reich en revanche, on se montre moins généreux et on n'est pas pleinement satisfait de moi et de mon appartenance à l'armée. En fait, c'est à moi de décider si je veux rester ou non, même si on me fait comprendre de façon fort aimable, presque en toute camaraderie, qu'il y avait sans doute quelques dérapages (chez moi) et que la vie recèle tant de laideur que l'art ne doit offrir que Pureté et Beauté. Ne riez pas ! C'est terriblement sérieux. Pour l'instant je ne sais pas encore ce que je vais faire. Si le livre est interdit et que les attaques se répètent, il me faudra partir. Personne ne peut me venir en aide. Acceptez mes remerciements. Nombreux, étonnamment nombreux sont les articles, pour une part magnifiques, qui sont parus sur moi pour mon anniversaire. Des articles de tout bord. Ils me sont à présent d'un grand secours, me lavent le cas échéant, du moins aux yeux de ceux qui me veulent du bien, du plus grossier des soupçons, celui de n'être qu'un porc et un pornographe.

Il n'y a plus de modification fondamentale. Aucune illusion. Le temps se dérobe. Le « monde des masses » pour quelques siècles encore, et puis ce sera la fin de la race. Rattraper cela n'est plus possible à présent. Le rattrapage biologique que l'on pratique maintenant est en lui-même déjà erreur, erreur de jugement. C'est l'Esprit qui créa, et c'est l'Esprit qui effacera tout. Souffrir pour lui, croire en lui, tel est le destin des dernières consciences lucides, tel est notre destin. Et puis la métamorphose dans le sens où l'entend Evola¹. Penser et souffrir, souffrir et mourir, selon la loi inconnue, selon la loi fatale. Peu importe quand, peu importe où, dans l'un et l'autre camp, fouetté à mort, peu importe la balle. Souvent je vois devant moi les martyrs du Moyen Age, attachés à un arbre, transpercés de flèches. Indicibles souffrances, tourments oubliés, cris des mourants, depuis longtemps emportés par le vent. Quels sacrifices que ceux qu'accepte ce créateur ! Comme il doit être grand ce Dieu qui ne se dévoile pas.

Une fois encore merci. Si vous passez par Hanovre, je vous en prie, téléphonez-moi, bien que malheureusement je sois un jour par semaine en déplacement pour le service et un autre non disponible.

Si vous voyez encore les dames Kr. et Sch., transmettez-leur mes salutations. Je vous prie instamment de ne pas parler de l'incident. Le ministère de la Culture souhaite un silence total. Si un scandale devait éclater à ce propos, les conséquences seraient très ennuyeuses.

Affectueusement.

Votre Benn.

1. Cf. l'essai de Benn sur Evola : *Être et Devenir*.

Cher Monsieur Oelze,

(...)

Pourquoi le concept de l'incessant, du devenir, de la métamorphose, est-il en fait considéré comme supérieur à celui de la rigidité et de l'être ? Goethe était pourtant bien résolument dans le premier camp, les dieux de l'Olympe dans le second. Rien chez eux n'était en devenir. Ils étaient. En fait ce qui repose, ce qui ne fait plus le moindre bruit, ce qui n'a plus besoin du moindre signe sonore de la vie, est le plus en avance. Si l'on tire le premier concept vers le bas, cela donne le dynamisme allemand, notre gloire. Le second donne la latinité. La métamorphose est la loi de la vie. La rigidité, c'est-à-dire le fait de prendre forme, est la loi de l'esprit. Ici aussi la grande distance qui sépare les deux domaines totalement étrangers l'un à l'autre. Ici aussi la fonction antinaturaliste de l'esprit. L'attitude fondamentale de Goethe est très tellurique, maternelle, utérine. Ce n'est pas encore le sinus frontal du vingtième siècle.

Cher Monsieur Oelze, à l'occasion me vient l'idée que je pourrais bien mourir inopinément. Si cela devait arriver ces temps-ci, soyez assez aimable de faire en sorte que mes sept derniers¹ poèmes soient publiés ensemble, à peu près dans l'ordre dans lequel vous les avez reçus, dans la *Revue de Littérature* [*Die Literatur*], revue qui appartient à ma maison d'édition. Ce n'est pas une méchante idée que celle de mourir subitement, sans doute est-ce aussi votre avis. Là où nous nous trouvons, il n'y a que peu de développements qui aient un sens ; celui-là cependant. Et puis il me serait agréable de penser que vous pourriez vous donner la peine et faire la dépense d'être présent à mon enterrement, s'il a lieu à Hanovre, donc pas trop loin de chez vous, et que vous iriez sur ma tombe le premier jour anniversaire de ma mort. Ce ne sont que des requêtes que je vous adresse là, pour le cas où cela n'entraînerait pas de difficultés pour vous. Je n'ai rien contre le fait qu'un pasteur prononce quelques mots auprès de ma tombe. En dépit de son indigence, bien qu'elle ne m'ait personnellement jamais rien donné dans ma vie,

1. Les sept poèmes envoyés à Oelze dans les lettres précédentes sont, dans l'ordre chronologique :
 — « Erschütterer - Anemone » (15.4.36, lettre n° 70).
 — « Wer allein ist, ist auch im Geheimnis » (24.7.36, lettre n° 87).
 — « Leben, niederer Wahn » (*ibid.*).
 — « Suchst Du » (28.7.36, lettre n° 88).
 — « Drei » (*ibid.*).
 — « Spät im Jahre » (15.8.36, lettre n° 93).
 — « Einsamer nie als im August » (4.9.36, lettre n° 97).

la religion s'est toujours trouvée être le plus près des royaumes vers lesquels je me sentais attiré, et je n'oublierai pas sa parole : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». S'il y avait davantage de prêtres profonds, sensibles aux choses de la vie, l'Église ne serait pas une si mauvaise chose. Cela a toujours été pour moi une déception de n'avoir, mis à part mon père, en fait jamais rencontré de pasteurs qui soient à la hauteur de ce qu'ils avaient mission de représenter et de proclamer. L'impiété dans ce domaine a quelque chose de si vulgaire, de si inculte ; la fin elle aussi doit se dérouler selon les formes que la terre finalement a créées.

Remerciements, salutations, amitié.

Votre Benn.

Lettre n° 117

5.3.37 Hanovre

Cher Monsieur Oelze,

Merci pour votre lettre d'Oldenbourg. Ici, il n'y a rien de neuf à raconter. Je vais aussi bien qu'un poisson sur le sable. M. Max Bense m'a envoyé une brochure : *Antiklages*¹. Quelques fort bons passages. La plus grande partie est si embrouillée et si molle que cela stimule la réflexion : le troisième point, c'est-à-dire en dehors de la vie et en dehors de l'esprit, n'est pas encore atteint chez M. Bense.

Vous ai-je écrit que j'ai reçu du Japon, de Tokyo, une revue japonaise avec photographie et recension de livres de Gottfried Benn²? Je suis pour eux le représentant de l'Allemagne national-socialiste et viens derrière le Führer et Darré³ dont les livres sont aussi commentés. Connaissez-vous le japonais? Cela ne m'étonnerait pas.

J'ai lu *Guerre et Paix*. Ça m'a beaucoup intéressé. Un grand bolchevik ce Tolstoï. Je comprends soudain que tous les grands esprits de la race blanche ont considéré depuis cinq cents ans que leur véritable mission était de voiler le nihilisme. Dürer, Goethe, Beethoven, Balzac. Tous. Quel jeune homme positif que Nietzsche au milieu de tous ceux-là! Quel bon Allemand encore que ce Zarathoustra avec ses fantasmagories d'éducateur! Comme tout cela rappelle la maison du pasteur! S'il a craqué, c'est justement parce qu'à la fin il ne pouvait plus, et parce qu'il a vu ce qui se passait. Il a fini par éclater au grand jour le nihilisme de la

1. *Antiklages*, le pamphlet de Ernst Niekisch publié chez la Widerstands-Verlag (Editions de la Résistance), fut vivement discuté et suscita la mauvaise humeur, en particulier celle des nationaux-socialistes. Cf. la lettre de Benn à Max Bense en date du 21.3.1937.

2. En décembre 1936 parurent dans la revue d'architecture *Kentiku Sekai* (vol. 30, n° 12, pp. 40-42) une photographie de Benn et de courtes recensions de trois de ses livres : *Après le nihilisme* (1932), *Le Nouvel État et les intellectuels* (1933) et *Art et Pouvoir* (1934).

3. Richard Walther Darré fut à partir de 1933 chef de paysans du Reich et ministre de l'Alimentation et de l'Agriculture. C'est un représentant de la conception national-socialiste « Blut und Boden ». Cf. J. Wulf : *Littérature et Poésie sous le Troisième Reich*.

race blanche ! « Que n'as-tu chanté, ô mon âme ! » Mais il était trop tard... Il avait trop longtemps joué les éducateurs, trop longtemps il avait tempêté et s'était complu dans des méditations prémonitoires qui déjà annonçaient les S.A. Il ne s'était pas encore nettement séparé et de la victoire et de la puissance et des piètres combattants, des piètres héros des meetings politiques. Cette grande trahison de l'homme intérieur, cette trahison qui a duré toute une vie, voilà qui amena Turin et Léna. Il ne voulait pas « mourir dans la honte² ». Et voilà ce qu'il fit pourtant. Rideau ! Affectueusement. Votre fidèle Benn.

Lettre n° 199

9.3.41 Berlin

Cher Monsieur Oelze,

Le dimanche se termine, la grisaille d'un jour de fin d'hiver, une pluie presque incessante. Je suis allé au jardin zoologique avec ma femme : les ours, les phoques, les jaguars et mon animal préféré : le puma, allongé immobile sur une branche, monomane, les yeux verts. Je dois avouer avoir été profondément impressionné par l'animal, par son enfermement, sa monstrueuse sujétion à un incessant manège, impressionné par ses contraintes répétitives lorsqu'il trotte, gratte le sol, s'aiguise le bec, hurle, par la tension réflexe et neuronale devenue pour ainsi dire sensible, tension qui ne peut se décharger que dans les muscles ; c'est là de toute évidence la toute première ébauche de la conscience, sans trace encore de l'issue que nous trouvâmes ensuite et qui consiste à se dissocier de l'objet. Une fois encore je compris quelle épouvantable détente cosmique, imperceptible à nos yeux de modernes, cette conscience fut pour l'univers après tant et tant de lunes durant lesquelles nous restâmes prisonniers de nos stimuli et de notre moelle épinière. Cette époque à laquelle s'est opéré ce redressement, ce passage soudain des muscles à la pensée, fut sans aucun doute une époque sinistre et cruelle entre toutes, et puis cette agitation inquiète et cette charge vinrent se répandre dans une image et dans l'image contraire. Il n'est pas étonnant que la terre après cette éruption soit devenue plus calme, qu'il y ait eu de plus larges couches géologiques sans volcan, que davantage de continents aient été habitables, que le climat se soit adouci après que la planète eut trouvé cette nouvelle issue qu'est le monde de l'expression. Alors naqui-

1. « Du hättest singen sollen, meine Seele. » Cf. Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*, le chapitre « De la grande nostalgie » dans la troisième partie, et son grand *Essai d'une autocritique*, préface de *La Naissance de la tragédie* (1886) : « Elle aurait dû chanter cette âme nouvelle, et non parler » (Sie hätte singen sollen, diese « neue Seele » — und nicht reden).

2. « Sterben mit Schmach. » Cf. la première strophe de l'ode de Hölderlin *Abschied* qui dit :
« Wenn ich sterbe mit Schmach, wenn an den Frechen nicht
Meine Seele sich rächt, wenn ich hinunter bin,
Von des Genius Feinden
Überwunden, ins feige Grab, »

rent papillons et arcs-en-ciel et toutes les choses douces et fragiles. Alors se développa l'espèce qui, si l'on se conforme aux lois de la création, vit certes décroître sa valeur physiologique mais en revanche augmenter sa valeur expressive, valeur que sans doute il lui fallut d'abord conquérir. Et comme il est certain que depuis cette époque il y a pour nous un intérieur et un extérieur, lesquels en revanche n'existent sans doute pas pour le créateur qui représente, qui est la présence de la chose tout autant que les concepts qui la réfléchissent, on est bien obligé de concevoir le créateur comme un Dieu qui lentement s'affine. Lui non plus n'était pas achevé, lui non plus aux premiers temps ne connaissait pas les papillons, et c'est l'homme qui l'a délivré et non le contraire comme on persiste à le dire et à le tenir pour vrai. Oui, c'est l'homme qui délivra la divinité, mais ce processus ne prendra jamais fin et quelque chose d'autre la délivrera de nous, car il est sûr que nous aussi sommes pour elle une épouvantable souffrance et que nous opprimons profondément la terre.

(...)

Lettre n° 266

6.3.44 Landsberg-sur-la-Warthe

(...)

Les questions que vous me posez à propos des études et des esquisses du *Monde de l'expression* me font grand plaisir. Ce livre¹ auquel je travaille à présent depuis deux ans a pris du fond et du volume, rien d'homogène cependant, je me suis bien plutôt laissé aller à ressasser mes idées favorites, les bonnes et les moins bonnes ; quelques passages sont d'une extrême extravagance. Bien sûr, on s'abuse souvent sur la valeur et sur la nature de ce que l'on produit, dans ce cas-ci plus particulièrement, étant donné que cela fait bien longtemps que je n'ai plus de relation avec quiconque, que je ne parle plus à personne et que personne n'a jamais entendu un mot de moi au sujet de ce livre, personne sinon vous. Vous êtes pleinement complice, mon cher. Donc il s'agit de régler son compte à notre époque, et de nouvelles « Tables » de l'avenir. Il s'agit de critique et de perspective... la routine ! Des essais de cinquante pages et des aphorismes de trois lignes. Une belle corbeille de pessimisme et de foi, de cynisme et de bonhomie. Je veux également intégrer à l'ouvrage les essais que vous connaissez, ceux d'il y a trois ans. Tout cela se tient. Nombreuses sont les pierres avec lesquelles se construit ici l'image du penseur des années 1920-1950. Une sorte d'abécédaire pour débutants, pour une jeunesse abêtie, pour une progéniture abandonnée à elle-même, un abécédaire qui traite des problèmes de notre génération, avec en plus quelques jalons subtils pour bons élèves. Bref, vous envoyer ne serait-ce qu'un extrait de tout cela est

1. Benn considère ici son recueil d'essais : *Le Monde de l'expression* et le *Roman du phénotype* comme formant une unité.

malheureusement impossible, je le déplore, impossible pour des raisons de sécurité, la vôtre tout autant que la mienne. Il faudrait que vous vous retiriez quinze jours dans votre propriété du Mecklembourg et que vous absorbiez l'ensemble, faute de quoi vous ne sauriez comprendre de quoi il s'agit. Pour l'instant, je me sens libellule, « ni scarabée, ni papillon, — des notes aiguës, bruissements d'ailes », en effet tout ce qui est fond et thème est de plus en plus suspect à mes yeux. Seuls restent la confrontation des variantes et des teintes, les reflets, le jeu, et de cette joute olympique entre les deux points de vue contraires¹ naît un style nouveau, un style fulgurant. (Les remarques que je fais là sont naturellement pour l'instant exagérément optimistes, peut-être manqué-je totalement du talent nécessaire pour réaliser, pour exprimer tout cela dont je n'ai que l'intuition.)

Lettre n° 276

14.8.44 Landsberg/Warthe
General-von-Strantz-Kaserne

Cher Monsieur Oelze,

Votre lettre m'est arrivée trop tard entre les mains pour que ma réponse puisse vous parvenir à Brême pour le 2 août, date à laquelle votre congé devait se terminer. J'ai donc préféré retarder ma réponse puisqu'il ne me paraissait pas opportun non plus de vous chercher à Paris. Je suis heureux à présent d'apprendre que vous êtes encore à Brême et espère que vous pourrez y rester. Puis-je vous apporter mon aide pour ce faire ? Voulez-vous que j'établisse un certificat stipulant que des signes évidents de détérioration mentale m'avaient frappé dans vos lettres, que la longue connaissance que j'ai de votre personnalité me montre à l'évidence que vous vous égarez dans des idées paranoïaques ? Je ferai cela, tout de suite, « quand vous voulez² ». Je ne serai pas économe de symptômes et de formulations. J'ai une plume très convaincante. Quel diagnostic a-t-on établi jusqu'ici ? Quels sont les maux pour lesquels on vous soigne ? Par quel nom vous désigne-t-on cette maladie ? Êtes-vous dans le service de médecine interne ou en neuropsychiatrie ? Je vous en prie, répondez-moi.

Je me trouve encore à la caserne. Il est d'ailleurs pour l'instant question que je reste ici. A dix kilomètres d'ici, à l'est, jeunes et vieux se retranchent ; je crois cependant qu'on va me laisser à mes expertises.

J'avais une fois encore complètement oublié le *Phénotype*, je ne sais en fait plus exactement ce que cela voulait dire. Je lis beaucoup (bibliothèque de prêt) et je me dis que nombreux sont les livres, livres de tous les temps, dans lesquels on trouve beaucoup de beauté, de lumière et de profondeur, Bang, Ricarda Huch, Charles Morgan (connaissez-vous *La Flamme*³ ?) et que pour le moins la volonté

1. « Einerseits-andererseitsstandpunkt », cf. le chapitre « Ambivalence » dans le *Roman du phénotype*.

2. En français dans le texte.

3. Le roman *La Flamme* parut en allemand en 1936.

de transcendance, la volonté de surnaturel, le vouloir « être artiste » est un des traits les plus intenses de notre race, un de ses plus élémentaires besoins, et que l'artiste est celui qui vient à bout des choses¹.

Mille saluts, ne tardez pas à écrire. Votre Benn.

Ma femme est toujours malade à Oeynhausen et se déplace en fauteuil roulant.

Lettre n° 281

24.10.44

Lehmannstraße 68 II
Landsberg-sur-la-Warthe

Cher Monsieur Oelze,

(...)

Pour reprendre un des thèmes abordés dans votre dernière lettre, je ne peux me décider à tenir l'existence de Shakespeare et de Goethe pour plus calme et plus protégée que la nôtre. Il y avait certes moins d'explosions de bombes, mais davantage d'incendies, moins de destructions totales, mais davantage d'épidémies et de famines. Tous deux durent tout autant que nous garder leur existence des dangers extérieurs et toujours trouver leur équilibre en fonction du « terrain » qu'ils avaient « reconnu ». Et en ce qui concerne la vie intérieure, il n'y a pas trace de crise chez nous, bien au contraire ; jamais le fondement moral et spirituel de l'existence humaine ne s'est détaché avec tant de clarté, de limpidité cristalline, jamais il ne s'est détaché de façon aussi convaincante, aussi indéniable, en tant que fondement moral et légitime. N'est-il pas vraiment inexpugnable dans son divin éclat sur cet arrière-plan de bandits et de rustres ? La dernière grande crise fut la désagrégation de l'Église du Moyen Age dans la tourmente de la Renaissance, de la Réforme et de la pensée inductive. Là fut le véritable bouleversement, le véritable ébranlement. Ce qui se passe à présent n'est que bagatelle, froissement de surface, accès de fièvre ; nulle métamorphose intérieure, créatrice, nulle nouvelle intégration ne se produisent. Rien de comparable avec 1500. Ou alors, quels seraient selon vous les traits caractéristiques d'une crise intérieure et d'altération de l'âme qui laisseraient entrevoir une métamorphose fondamentale du regard et du sentiment, comme ce fut sûrement le cas à l'époque de Dürer, etc. ?

Tels sont les cheminements de ma pensée, avec lesquels je ne voudrais cependant pas vous importuner. Peut-être d'ailleurs suis-je trop vieux, peut-être ai-je l'esprit trop obtus pour percevoir les signes annonciateurs des temps nouveaux. Si tel est le cas, je vous en prie, éclairez-moi.

C'est la vie d'un Diogène que nous menons ; nous vivons dans un tonneau, et une silhouette devant nos yeux nous prend notre soleil... Quand le grand roi nous rendra-t-il ce soleil² ?

Avec les affectueux saluts de votre Benn.

1. Cf. le deuxième volume de lettres ainsi que les textes posthumes.

2. Allusion à l'anecdote d'Alexandre et du philosophe Diogène qui n'avait qu'un souhait à adresser au roi : qu'il cesse de lui cacher le soleil. C'est de Hitler qu'il s'agit sans aucun doute ici.

Cher Monsieur Oelze,

Merci, un grand merci pour vos remarques à propos des poèmes que vous avez dû supporter en dépit de vos propres contrariétés intérieures et extérieures. Soyez assuré que je songe souvent à tout ce temps que vous me consacrez et que je n'ignore pas quel stimulant, quel moteur vous êtes pour moi. Tout ce que vous me dites est exact. Les nouveaux poèmes concrets pourraient aussi trouver leur place dans un recueil d'essais, et je me suis longtemps demandé si leur place n'était pas là en effet. Si j'ai au départ renoncé à cette possibilité, c'est parce que, intégrées dans un tel recueil, ces figures poétiques signifient autre chose et prennent une direction différente de ce qui était dans mes intentions premières. Entre deux formes de lyrisme, l'une confirmée, l'autre neuve, elles doivent dire : ceci est aussi du lyrisme. Tel est même principalement le lyrisme d'aujourd'hui, le lyrisme authentique, c'est-à-dire la réalité mise en ordre et exprimée d'une façon telle qu'elle devient plus fantastique encore que la prétendue fantaisie. Par exemple « 1886 ». Tandis que « Chopin » est bien davantage de la vieille poésie encore, vous le ressentez vous-même avec raison, pour son style d'abord (...), davantage un poème dans le sens lyrique du terme. Vous trouvez des choses semblables chez les romanciers américains (par exemple Dos Passos) : soudain au beau milieu du texte une biographie, biographie se suffisant à elle-même, une expression et une courbe, rien d'autre, une évolution en vrille (à l'instar de toute vrille¹). On pourrait presque dire poème statistique. Je tiens beaucoup à « Clemenceau » à cause du dernier vers que je trouve grandiose : « Sur ma tombe²... »

Mon poème préféré est « Ach das ferne Land » (« Hélas, le pays lointain »). Quelque chose d'intime, d'éphémère. Dans « September » (« Septembre ») se trouvent des éléments orphiques dans la mesure du moins où ils sont supportables aujourd'hui et où ils passent dans le langage. Vous remarquez d'ailleurs bien, même sans que je vous le donne à entendre, que je me suis attaché à faire entrer des motifs nouveaux, de nouvelles réalités dans le fade lyrisme allemand, refusant toute émotion, tout sentiment envers des objets et cherchant à remplir ceux-ci de leur propre image. Voilà qui répond aussi à la question que vous me posiez à propos de ce qui a inspiré « Nasse Zäune » (« Palissades humides ») et « September » (« Septembre »). Ce n'est ni un Altdorfer ni un Breughel. Je n'en ai pas ici. La palissade se trouve devant ma fenêtre rue Lehmann et je la contemple tous les jours ; et « September », c'était dans les petits jardins et dans les champs à cinq minutes de chez nous, « juste derrière » comme nous disions. C'est là qu'étaient les balsamines et les citrouilles ainsi que les compagnons maçons qui travaillaient aux fondations d'une maison.

Et puis j'aime aussi « Leukée, die weisse Insel des Achill » (« Leukée, l'île blanche d'Achille »). « Überblickt man die Jahre » (« Si l'on embrasse les ans du regard ») est une caricature de la G.B. en 1928, une caricature mélancolique. Je me suis demandé ce que l'on pouvait faire encore aujourd'hui du huitain auquel

1. Cf. le recueil de Benn *Poèmes statiques*.

2. « Auf mein Grab den Marmor aus Hellas » : Sur ma tombe le marbre de l'Hellade.

j'attachais tant de prix autrefois et qui a trouvé tant d'imitateurs. Eh bien, pas grand-chose. Une hébétude et une tristesse qui aujourd'hui ne pèsent pas lourd. Peut-être puis-je évoquer une chose encore : tous mes efforts, mes aspirations n'ont de cesse que soit travaillée telle figure poétique jusqu'à ce qu'éclate au grand jour la loi fondamentale que voici : l'être, l'existence que nous sommes, n'est honnêtement parlant relié à plus rien, à absolument plus rien, rien de passé, rien de futur, nous sommes seuls, silencieux, mais aussi tremblant au plus profond de nous-mêmes. C'est cela qu'il faut faire passer dans chaque vers, dans chaque ligne, dans chaque phrase. Eux aussi doivent se suffire à eux-mêmes et porter tout. Il n'est rien qui les soutienne encore, nulle relation, nulle foi, nulle espérance, nulle illusion. Quelque chose est là qui cherche et trouve à s'exprimer, et puis s'achève. Alors apparaissent d'autres lois, d'autres phases de l'existence (...) qui me sont étrangères, qui sont très éloignées de moi. Ainsi chaque phrase doit reposer et trembler et se taire et rester close. Que d'éléments du passé et du futur Nietzsche n'a-t-il pas appliqués à lui-même. Tout, en fait ! Chez nous, rien. Voilà ce qui est nouveau ! Voilà ce qui est définitivement nouveau chez nous. Être tels que nous sommes et ne pouvoir faire autrement que travailler, que créer une expression, une expression étrange, enfantée dans les souffrances ; mais ainsi en est-il. Reconnaissons-le.

(...)

(Gottfried Benn, *Briefe*
© Klett Verlag)